

Des habitants terrifiés fuient la bataille de Benghazi

AL-MARJ (Libye), 19 mars 2011 - L'exode a commencé peu après la première frappe aérienne sur Benghazi, quand de sourdes explosions sont venues rompre le silence matinal, accompagnées par des colonnes de fumée noires dans le sud de la ville.

Les routes sont vite saturées de véhicules -- voitures, pick-up, mini-bus -- beaucoup chargées de tout ce que les familles en fuite ont pu attacher à la hâte sur le toit.

A l'intérieur, le moindre espace est utilisé pour faire tenir un enfant, une couverture ou des provisions. Une petite voiture roule avec 10 personnes à bord.

Les magasins ont fermé leur rideau, et les rues sont quasi-désertes, les habitants cherchant tous un moyen de fuir l'assaut soudain lancé par les forces du colonel Mouammar Kadhafi.

Aux postes de contrôle établis par les rebelles à travers la ville, les combattants se donnent des airs de défi: ils tirent en l'air et agitent des lance-roquettes en faisant passer les habitants.

"Kadhafi va mourir ! Kadhafi va mourir", crient-ils. Un homme apporte un vieux drapeau vert, symbole du régime, et le piétine dans la poussière pour marquer son mépris pour le dirigeant libyen.

Mais l'attitude des rebelles est contredite par le flot désespéré des gens qui quittent la ville, fuyant le long de la route côtière en direction de la frontière égyptienne, et prenant d'assaut les stations service le long du chemin.

"Bien sûr que nous avons peur, il y a des enfants avec nous", explique Mohamed Sheikhi, 24 ans, habitant de Benghazi qui fuit avec 14 autres membres de sa famille.

"Nous sommes partis quand les bombes ont commencé à tomber (...). Nous dormirons où nous pourrons", ajoute-t-il, debout près de la voiture familiale surchargée, sur le bord de la route à Al-Marj, une ville de 25.000 habitants à une centaine de kilomètres à l'est de Benghazi.

Il espère pouvoir rejoindre Al-Baïda, encore une centaine de kilomètres plus loin, où la famille pourrait trouver à se loger chez des proches.

Dans chaque ville ou village le long de la route, les habitants accueillent leurs compatriotes en fuite à bras ouverts, offrant tout ce qu'ils peuvent.

"C'est gratuit, tout ce que vous voulez, c'est gratuit", crient-ils aux véhicules qui passent. Certains agitent des dinars libyens, d'autres offrent un hébergement, de l'essence ou de la nourriture aux réfugiés.

"Votre présence nous honore, bienvenue, bienvenue", crient certains.

A l'entrée d'une petite ville, des hommes et des garçons se penchent sur chaque véhicule du convoi pour remettre un sac de provisions en plastique bleu.

A l'intérieur se trouvent des briques de lait, des sachets de thé et de café, du fromage en boîte, des dattes, et même des sachets d'olives et d'amandes.

Dans le village de Kowkara, des hommes forment une haie dans les rues avec des pancartes artisanales annonçant: "Vous êtes les bienvenus dans les maisons de vos frères de Kowkara".

A Al-Marj, les habitants disent que le flot des familles en fuite est continu depuis le petit matin.

"Depuis 8h ce matin, nous voyons des voitures passer. Nous les laissons passer et nous essayons de les aider", explique Bassam Ekreish, 37 ans, installé à un poste de contrôle, une mitrailleuse à l'épaule.

"Vous voyez ce bâtiment là-bas? Nous y avons mis plusieurs familles", dit-il en montrant un bâtiment à deux étages dans les environs.

Non loin de là, Oum Mohaned, une femme timide arborant un voile fleuri, est assise au milieu d'enfants à l'avant d'un pick-up. Elle et 16 membres de sa famille ont quitté leur quartier d'Al-Bwatny, dans le centre de Benghazi, au petit matin, peu après la première frappe aérienne contre le sud de la ville.

"Nous avons entendu les attaques et nous sommes partis. Nous avons peur", explique-elle. "Nous avons tout laissé derrière, nous allons où nous pouvons maintenant".

Les rebelles libyens: la fureur de combattre... en tongs

PRES D'AJDABIYA (Libye), 23 mars 2011 - Kamal Mohamed se tient avec d'autres combattants rebelles au sommet d'une dune de sable, et tente de repérer les forces gouvernementales libyennes au loin. Mais c'est en tongs, et sans arme, qu'il est venu se battre.

Pas le moindre signe des officiers qui ont fait défection pour rejoindre la rébellion ou du matériel militaire lourd saisi en début de semaine quand les forces gouvernementales se sont retirées de Benghazi, le bastion de l'opposition.

Pendant que Mohamed scrute l'horizon en direction des faubourgs de la ville stratégique d'Ajdabiya, où les troupes loyales à Mouammar Kadhafi sont déployées, un petit groupe de combattants rebelles s'enfonce dans le désert, avec l'ambition de tendre "une embuscade" à des soldats.

Sous un soleil de plomb, leurs vêtements civils sombres sont clairement repérables dans le désert. Certains sont armés de kalachnikovs et de lance-roquettes, d'autres n'ont rien d'autre qu'un couteau.

En quelques minutes, ils sont repérés, et la zone devient la cible de tirs d'artillerie lourde qui sifflent dans l'air puis s'écrasent dans un bruit sourd, projetant des gerbes de sable.

Mohamed et d'autres combattants descendent précipitamment de la dune, trébuchant les uns sur les autres. Dans cette retraite désespérée, il perd une tong, qu'il rattrape d'une main tout en continuant à courir.

Interrogé sur l'opportunité de lancer "une embuscade" en plein jour avec des forces aussi peu armées, il sourit d'un air contrit.

"Nous ne savons pas ce que nous faisons", reconnaît-il. "Ils ne connaissent rien de la stratégie militaire, ils essaient juste d'aider".

Plombier de 31 ans, Mohamed est encore plus mal loti que beaucoup des jeunes hommes qui sont venus "au front" puisqu'il n'a pas d'arme.

"J'attends que quelqu'un se fasse tuer, et alors je prendrai ce qu'il a et j'essaierai de l'utiliser", explique-t-il.

Chaque jour, des rebelles se réunissent près d'Ajdabiya, formant un groupe de bric et de broc où officiers et soldats de métier brillent par leur absence.

"Vous voyez, ce ne sont que des gamins, et tout le monde court dans tous les sens. Ce n'est pas vraiment organisé", déclare Jamal Zelitny, ingénieur pétrolier de 54 ans, arborant une kalachnikov qu'il dit n'avoir encore jamais utilisée.

"Ils ont besoin de quelqu'un pour les organiser. Sinon les gamins prennent les choses en main sans demander conseil aux responsables", ajoute-t-il.

La ligne de front rebelle manque aussi singulièrement de tout le matériel lourd que l'opposition a saisi ces dernières semaines, en particulier des chars et des véhicules blindés.

Quand les forces de Kadhafi ouvrent le feu avec leurs chars et leur artillerie lourde, les jeunes rebelles prennent la fuite à bord de pick-up ou de voitures ordinaires. Lors de l'une de ces retraites précipitées, au moins cinq combattants sont grièvement blessés, et deux semblent morts.

Khaled al-Saïed, l'ancien porte-parole du conseil militaire rebelle, explique que les forces de l'opposition essaient de "limiter les victimes" dans leurs rangs, mais que les jeunes rebelles sont difficiles à contrôler. Ils sont au front "contre l'avis de beaucoup de monde".

"Ils viennent principalement de la zone d'Ajdabiya, et ils sont pressés de rejoindre leurs proches, alors il est assez difficile de les contrôler", ajoute-t-il.

Mais au front, Mohamed assure qu'il ne demande qu'à recevoir des ordres et qu'il voudrait savoir pourquoi les officiers qui ont fait défection restent invisibles.

"Nous sommes en colère, nous ne comprenons pas. Nous n'avons aucun contact avec eux", explique-t-il après une deuxième fuite éperdue sous le feu ennemi.

"Nous voulons des commandants, des conseils, nous ne savons pas ce que nous faisons. Il n'y a aucun responsable ici, personne aux commandes", ajoute-t-il.

Certains rebelles, Zelitny compris, croient et espèrent que les forces de l'opposition mènent leurs propres "opérations secrètes".

Mais le nouveau porte-parole du conseil militaire, le colonel de l'armée de l'Air Ahmed Bani, dément que les militaires professionnels au sein de l'opposition agissent de manière indépendante.

"Nous ne travaillons absolument pas dans notre coin", assure-t-il. "Nous nous préparons maintenant pour la grande bataille, en terme d'armement, en terme de stratégie", ajoute-t-il, refusant d'être plus précis sur les préparatifs et les projets d'attaque.

Il refuse aussi de s'exprimer sur le lieu où se trouve le matériel militaire saisi, assurant qu'il sera utilisé au moment voulu.

Mais le colonel Bani reconnaît qu'il n'y a pas de communication avec les jeunes hommes qui partent chaque jour pour le front, où l'enthousiasme pour le combat reste vif malgré la disproportion des forces.

"C'est difficile", dit Zelitny. "Mais je continuerai à venir jusqu'à ce que Kadhafi soit parti".

Sur le site de la défaite de Kadhafi, le carnage et les cratères

AJDABIYA (Libye), 26 mars 2011 - Le corps est couché sur le dos, la tête calcinée tournée vers le ciel, le bras droit tordu et la main tendue. Mais tout ce qui était en-dessous de la poitrine a disparu. Tels sont les restes d'un soldat des forces de Mouammar Kadhafi.

Les cheveux frisés de cet homme sont encore visibles au-dessus de son visage brûlé. Debout à côté de lui, des habitants de la ville d'Ajdabiya prennent des photos et regardent, les yeux écarquillés.

Ce corps et des dizaines d'autres sont éparpillés sur la route à la sortie d'Ajdabiya, une ville stratégique de l'Est, à la jonction entre les routes menant à la ville pétrolière de Tobrouk et à Benghazi, bastion de la rébellion.

Ajdabiya a été le théâtre de violents combats, et selon les habitants d'un siège brutal de la part des forces de Kadhafi, qui s'est achevé samedi à l'aube, après deux jours de frappes intensives de la coalition internationale.

Les dégâts provoqués par le bombardement aérien sont considérables. Des bouts de corps -- certains identifiables en tant que tels, roses et couverts de mouches, d'autres s'apparentant plus à un tas de cendres -- sont visibles à côté de couvertures et des carcasses de chars.

Une équipe médicale venue de la ville s'emploie à dégager les corps, chargés l'un après l'autre sur une civière dans le coffre d'un pick-up blanc. Des volontaires portant des masques bleu-vert sur le visage essaient de couvrir les corps.

Un médecin, Oussama al-Qasy, estime que sur ce site à quelques kilomètres de la porte ouest d'Ajdabiya, au moins 21 corps ont déjà été chargés sur le pick-up.

"Mais il y a tellement de bouts de corps, de morceaux, que nous ne savons pas encore combien ils sont ici", précise-t-il.

Il est en train de s'éloigner quand d'autres corps sont découverts, éjectés de chars ou de véhicules blindés par les frappes aériennes qui ont calciné le sol et laissé des cratères de la taille d'une mare.

A côté d'un char démembré, sa tourelle tranchée nette, la terre noircie évoque une explosion volcanique.

A la porte est d'Ajdabiya aussi il y a des corps. Deux, allongés à quelques mètres l'un de l'autre, chacun entouré par un attroupement de spectateurs.

Dans la foule, il y a peu de compassion pour les morts, beaucoup accusant les soldats d'être des mercenaires.

Un homme brandit une carte d'identité consulaire délivrée par l'ambassade du Tchad à Tripoli, affirmant qu'elle a été prise sur un corps plus loin sur la route. Elle porte le nom d'Omar Bakr Ahmed, né en 1982.

Mais quelques uns dans la foule tempèrent l'atmosphère triomphaliste.

"Je suis triste parce que certains d'entre eux sont Libyens, et ils ne savaient pas la vérité", explique Mohamed Jomaa, un pharmacien de l'hôpital de Benghazi qui a aidé à ramasser les corps.

"Kadhafi leur a menti, il leur a dit qu'il n'y avait pas de combattants, qu'il n'y avait pas de zone d'exclusion aérienne, il leur a dit que nous étions Al-Qaïda", ajoute-t-il.

Perdus dans le désastre, on trouve quelques signes de la vie que les forces de Kadhafi ont menée quand elles tenaient Ajdabiya: de la nourriture en putréfaction, en particulier des dattes, jonche le sol, attirant des milliers de mouches.

A côté d'un char se trouve un manuel d'anglais. Les bordures de ses pages ont roussi, mais les exercices colorés sont toujours bien visibles.

Tout autour, des munitions, des obus de mortiers et de char, emballés dans des caisses en bois vert foncé.

L'une des caisses est marquée "Tripoli" en anglais. Les munitions à l'intérieur portent l'inscription HE-TNT. Ailleurs, les caisses annoncent "12 obus de fumée pour mortier de 60 mm".

Des habitants d'Ajdabiya, de la ville de Brega à l'ouest, de Benghazi à l'est et des villages dispersés entre les trois, fouillent dans les caisses, apparemment sans se soucier des risques potentiels.

Sur la route, rebelles et visiteurs klaxonnent en passant, en signe de joie.

Pour Mohamed Salem, un ingénieur d'Ajdabiya, la chute d'Ajdabiya est le début de la fin pour Kadhafi.

"Je pense que Kadhafi va partir dans quelques jours. Ici c'est la ville qui compte. C'est pour ça qu'il nous a fait tout cela".